

De la table à l'autel de pierre : analyse historique

† Mgr Anthony Conlon¹

Introduction

Le christianisme existe depuis près de deux mille ans. Dans ses formes catholique et orthodoxe, il relie sans interruption l'Europe de l'ère postcommunisme à la Rome impériale ; au-delà, la Bible nous ramène aux origines premières de la création. Nous avons donc là un vaste et riche héritage spirituel. Son influence sur le progrès humain a été énorme et, en retour, ce progrès a lui aussi influencé le christianisme. Historiquement et théologiquement, les trois premiers siècles de l'ère chrétienne ont contribué de façon décisive à déterminer le fond et la forme de la doctrine et du patrimoine légués aux époques ultérieures. Ce que représente le catholicisme aujourd'hui et ce qu'il s'efforce de conserver pour les générations futures, ce sont essentiellement les fruits de ces trois premiers siècles. Les époques ultérieures devaient préciser et définir mieux encore le message, dans des symboles de foi et un ensemble de canons juridiques, mais cela, toujours en s'appuyant sur ce qui était universellement enseigné et cru aux temps de l'Eglise apostolique et patristique. Aussi cette période historique donne-t-elle parfois lieu à des controverses entre spécialistes. Cela a été particulièrement vrai après la Réforme protestante et jusqu'au XIXe siècle inclus. Et cela reste vrai aujourd'hui encore. Pendant des siècles, les sources de cette période primitive ont fait l'objet d'analyses et donné lieu à des débats multiples. Ceux qui jugent plus ou moins déviatrice et décadente l'Eglise de l'époque médiévale et postmédiévale cherchent à étayer ce qu'ils avancent par des éléments de preuve tirés de l'étude de ces premiers siècles pour lesquels on retrouve des traces de discipline ecclésiale, de doctrine et de culte, dont les caractéristiques principales étaient la simplicité, la spontanéité et la pureté. Ils affirment que ces vertus ont été plus ou moins corrompues par l'Edit de Milan et ce qui s'en est suivi. Selon leur conception, en même temps que les persécutions directes avaient cessé, le fait que le clergé occupait une place plus éminente et exerçait une plus grande influence dans la société l'a amené à adopter des comportements et des appareils de fonctionnaires et de courtisans, au détriment de la religion évangélique pure. C'est ainsi que certains historiens et théologiens en sont venus à considérer la période de l'Eglise persécutée comme un idéal à faire revivre et à s'efforcer d'imiter. Elle aurait été remplacée par un compromis qui, à terme, se serait traduit par l'abus du pouvoir et l'adoption d'idées et pratiques étrangères. Ce n'est qu'en retrouvant les idéaux de ce temps que l'on pourrait espérer corriger ce qui est perçu comme les défauts de notre temps.

Sans doute l'époque des premiers martyrs et confesseurs fut-elle, pour l'Eglise, une ère glorieuse ; pourtant, elle ne s'est pas déroulée sans heurts ni difficultés internes. En même temps, s'il faut bien reconnaître que, aux premiers stades du christianisme, certaines choses étaient beaucoup moins centralisées qu'elles ne le furent par la suite, il n'en faut pas moins tenir compte des indices démontrant que s'établit alors, en un temps relativement court, un système clair d'autorité, de gouvernement et de liturgie. Avec le temps, on vit se développer et croître la législation, la

¹ Conférence prononcée au 3e Colloque CIEL à Versailles, octobre 1997.

hiérarchie et la tradition. L'histoire de l'évolution de l'autel chrétien dans des bâtiments conçus pour le culte est l'un des aspects de cette transition importante.

Tout autant que les autres domaines de recherches d'ordre ecclésiologique, l'étude de la liturgie donne lieu à un certain nombre de controverses. Certains considèrent la liturgie primitive comme directe, simple, pure et non diluée par les influences des rituels de la cour et les apparats de la monarchie. Elle était fondamentalement communautaire et plébéienne, plutôt que hiératique et majestueuse. On pourrait penser que le déroulement cérémonieux et apparemment distant de la liturgie, dans les siècles ultérieurs, contraste avec les rassemblements fervents des premiers chrétiens dans les maisons particulières des uns ou des autres ou dans les catacombes, réunis pour commémorer fidèlement et célébrer l'Eucharistie du Seigneur Ressuscité.

A considérer les sources d'information dont nous disposons, nous sommes bien obligés de constater que ce raisonnement comporte de sérieuses failles. Cela vaut particulièrement pour toute la question de la tradition, de la foi et de la continuité, mais aussi de l'inspiration et de la conduite divines de l'Eglise ; et cela est tout aussi vrai pour comprendre comment la doctrine et donc, subsidiairement, le culte se sont développés. Tout cela exigerait une analyse spécifique! Une autre source de malentendu, qu'il convient d'étudier de plus près, est l'opinion selon laquelle, alors qu'elle était perpétuellement en butte aux persécutions, l'Eglise n'était guère en mesure de s'établir selon un système d'autorité bien défini et un rituel bien clair, et que probablement elle ne souhaitait pas le faire. On suppose fréquemment que la liturgie primitive, étant en grande partie secrète et privée, excluait toute possibilité de canons cultuels fixes et de lieux reconnaissables, dans leur forme, comme des églises. Cette supposition n'est vérifiable que jusqu'à un certain point et on ne saurait en faire une application universelle pour des raisons qui apparaîtront lorsque nous examinerons de plus près ce que nous apprennent les sources historiques. Sur toutes ces affirmations, il conviendrait de toujours vérifier le bien-fondé de notre jugement

Heureusement, certaines sources d'information anciennes ainsi que d'importantes découvertes archéologiques et autres peuvent nous guider dans nos études. Nous espérons que, en examinant certaines de ces sources, nous pourrons apporter quelques éclaircissements sur ce qui forme le sujet du présent exposé. Ce que nous voudrions, c'est essayer de redécouvrir un peu du *sensus Ecclesiae* et de la pratique de l'Eglise primitive, et en particulier pour ce qui concerne l'utilisation et la construction d'autels. Bien entendu, nous ne pouvons faire une analyse exhaustive et, de ce fait, le domaine étudié se limitera à l'Eglise latine et occidentale. Elle comportera trois parties :

- la présentation générale de l'Eglise de cette époque : minorité persécutée mais toujours en pleine croissance, de Claude à Constantin ;
- la présentation résumée de certaines découvertes archéologiques et autres éléments de preuve qui intéressent notre étude ;
- la conclusion dans laquelle nous essaierons de faire la synthèse des deux précédentes parties.

Persécution et progression - de l'an 41 à l'Edit de 313

Lorsque l'on parle de l'Eglise primitive, on imagine souvent des petits groupes de communautés fortement intégrées et pratiquement autonomes, formées de croyants fervents en permanence menacés de persécution sauvage et qui, de ce fait, n'avaient guère la possibilité d'élaborer et mettre en place des structures propres. Il convient de rectifier cette image en tenant compte des périodes de paix relative que connurent les chrétiens au cours de ces siècles. Il y eut souvent de longues époques pendant lesquelles, bien que la législation existât toujours, la persécution n'était pas flagrante. Dans certains cas, quoique sévère, cette persécution était limitée à une ville, une région ou une province de l'Empire. De plus, certaines de ces persécutions furent de courte durée, se terminant par la mort - brutale ou autre - de l'empereur responsable. Enfin, les documents que nous avons de cette époque et de celle qui a suivi fournissent des éléments qui donnent une image plus positive de la condition de l'Eglise : ils font apparaître que, progressivement, sa confiance s'affermisait et que ses structures d'organisation s'affinaient.

Dans cette histoire, les périodes de paix entre les persécutions jouent un rôle important, précisément parce qu'elles offraient à l'Eglise l'espace et le temps pour se consolider, s'organiser et se développer. Il ne faut pas imaginer que la communauté de chrétiens nombreuse et bien organisée à laquelle, en 313, l'empereur Constantin accorda tolérance et protection publique n'avait, dans la société d'alors, aucune importance ni qu'elle est née du jour au lendemain. Si, tout au long de ces premiers siècles, sa progression fut sans doute parfois ralentie ou arrêtée, elle ne s'en poursuivit pas moins.

Sur les 249 années qui séparent la première grande persécution - à l'époque de Néron en 64 - de l'Edit de Milan en 313², on a calculé que les chrétiens ont été persécutés pendant environ cent vingt-neuf ans et ont été plus ou moins tolérés pendant quelque cent vingt ans. Vingt ans séparent la mort de Néron des deux années de persécution qu'ils eurent à subir sous Domitien (94-96). Ils furent de nouveau persécutés par intermittence sous le règne de Trajan (98-117), puis il s'écoula encore quatre-vingts ans avant l'édit de Septime Sévère, en 202, qui les frappa sérieusement. Suivirent quelque onze années de paix, interrompues par les persécutions de Dèce (249-251) et de Valère (257-270). Une période de quarante-trois années de paix s'établit ensuite, jusqu'à ce que l'édit de Dioclétien vînt déclencher la dernière et plus violente persécution. Encore faut-il se rappeler que ses effets les pires et les plus prolongés ont surtout touché l'Eglise d'Afrique et d'Orient. Les provinces de l'Ouest eurent moins à en souffrir.

Les premières persécutions étaient dirigées contre les personnes et les communautés. Dans ces dernières, la destruction des biens venait s'ajouter aux arrestations des personnes. Nous le savons parce que les textes des édits relatifs à ces persécutions se retrouvent dans les sources écrites anciennes de l'histoire de cette période³. C'est ainsi, par exemple, que l'Eglise d'Egypte, qui était à la

² Il y en eut une sous Claude (41-54), au cours de laquelle les juifs furent expulsés de Rome, mesure qui toucha également les chrétiens (cf. SUÉTONE : *Histoire des Césars*, xxv).

³ EUSEBE : *Historia Ecclesiastica* ; LACTANCE : *De mortibus persecutorum*.

fois nombreuse et riche, eut beaucoup à souffrir de la persécution de Dèce⁴. L'image que nous en donne Eusèbe est celle d'une communauté ecclésiale bien organisée et prospère dévastée par une crise. L'édit qui, sous Valère (257), déclencha la persécution imposait spécifiquement que tout le monde se conformât à la religion d'état, et il interdisait toute assemblée religieuse, sous peine de mort, de dégradation ou d'esclavage. Les souffrances et les destructions de biens furent immenses⁵.

Quant à la dernière persécution, qui commença en 303 et se poursuivit par intermittence pendant dix ans, ce fut celle qui causa le plus de ravages. À cette époque, après quarante-trois années de paix, l'Eglise avait beaucoup à perdre et elle était un objectif d'autant plus facile à atteindre qu'elle était forte et bien établie dans la société de l'époque : ainsi croyait-on généralement que la mère et la fille de Dioclétien en personne étaient chrétiennes, ou du moins sympathisantes. L'édit relatif à cette persécution mentionne expressément la confiscation des livres, des vases sacrés et des églises⁶. Tout cela démontre bien que, pour ce qui concerne tant les objets de culte que les bâtiments de culte eux-mêmes, l'Eglise avait beaucoup à perdre. Mais ce qui est clair aussi, c'est que certains de ses lieux de culte avaient acquis en quelque sorte le caractère permanent de lieux de rencontre reconnaissables en tant que tels. Il ne reste que très peu d'exemples de vestiges de ces anciens lieux de culte. Soit des églises nouvelles ont été bâties au-dessus, soit ils n'existent tout simplement plus. Il s'agissait, en partie, de maisons d'habitation existantes, dont l'intérieur avait été modifié pour recevoir un grand nombre de fidèles et pour tenir compte de la façon dont la messe était célébrée à l'époque. Mais peut-être en existait-il d'autres, dans d'autres parties de l'Empire, qui auraient été des bâtiments construits spécifiquement pour le culte.

Durant toute cette période primitive de l'Eglise, la doctrine et l'organisation n'ont cessé de se développer. Dans les écrits qui nous sont parvenus des premiers auteurs chrétiens tels que Justin Martyr, Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène et Tertullien, on trouve une clarté et un accord doctrinal qui témoignent d'une communauté de foi bien loin d'être morcelée et repliée sur elle-même. Déjà, son apologétique est tournée vers l'extérieur, claire et cohérente. Des centres d'apprentissage et d'étude existent dès le IIe siècle. Il y avait à Alexandrie, en Egypte, une école de catéchèse dont on disait déjà en 180 qu'elle existait depuis longtemps⁷. Tout un système d'enseignement et d'instruction se mettait déjà en place. D'autres détails fournis par les documents qui ont survécu de cette époque nous donnent de semblables indications d'une identité communautaire bien établie. À partir du milieu du IIe siècle, la structure diocésaine fondée sur un évêque unique assisté de ses prêtres et de ses diacres est une pratique universelle⁸. Des documents du IIe siècle tels que la *Didachè* et le *Berger d'Hermas*, ainsi que les écrits d'Ignace d'Antioche, manifestent eux aussi la conscience d'appartenir à une grande communauté universelle. Des informations importantes s'échangent à tous les niveaux et, à d'autres moments, certains entreprennent de longs voyages pour discuter de questions qui touchent à l'ensemble de la

⁴ EUSEBE : *Historia Ecclesiastica*, VI, XLI.

⁵ EUSEBE : *Historia Ecclesiastica*, VII, XI.

⁶ EUSEBE : *Historia Ecclesiastica*, VIII, II sq.

⁷ EUSEBE : *Historia Ecclesiastica*, V, X.

⁸ K. BAUS : "From the Apostolic Community to Constantine", in : H. JEDIN éd., *History of the Church*, vol. I; 148.

communion. Et même en matière liturgique il existait une certaine uniformité, en dépit de variations locales. Lorsque, vers 154, l'évêque Polycarpe de Smyrne, en Asie Mineure, se rendit à Rome, il put y célébrer l'Eucharistie. Toutes ces indications présupposent, dans les différentes régions géographiques, une réglementation du rituel de la messe qui, du moins dans ses grands traits, était uniforme⁹. De façon générale, la communication et l'interaction étaient intenses. Un exemple nous le démontre : en 220, l'évêque Aggripinus de Carthage put réunir un synode qui ne comptait pas moins de soixante-dix évêques¹⁰. Une fois encore, il faut le souligner, tout cela nous donne l'impression d'une communauté qui possédait une conception bien définie d'elle-même et de sa mission.

Les églises pré- et post-constantiniennes : preuves archéologiques et documentaires

Tout le monde admet que les premiers autels étaient des tables de bois¹¹. Pourtant, à une époque qu'il est difficile de préciser, on en vint à remplacer généralement le bois par la pierre. Sans doute cette évolution se fit-elle lentement et progressivement : en effet, on continua à utiliser des autels de bois pendant quelque temps encore¹². Mais de façon générale, passé le début du IV^e siècle, les structures de pierre et de marbre se firent de plus en plus fréquentes, quoique les recherches archéologiques nous permettent mal, à ce jour, de déterminer la date exacte des premiers autels de pierre. L'un des sites de fouilles les plus anciens en la matière, celui d'un bâtiment spécifique adapté comme église, est celui de Dura Europos, dans la Syrie actuelle, dont on pense qu'il date de 232 environ¹³. La ville fut par la suite envahie puis abandonnée vers 260. Le sable la recouvrit ensuite et ce n'est que peu après 1930 que des fouilles révélèrent la présence d'un lieu de culte chrétien. Il s'agissait d'une double salle qui pouvait accueillir une centaine de personnes. Plusieurs fresques à thèmes bibliques étaient peintes sur ses murs, et on y découvrit aussi, à une extrémité, un baptistère de pierre. À l'extrémité de la salle se trouvait une plate-forme en surélévation dont on présume qu'il s'agissait de l'endroit où se dressait l'autel. Aucun indice ne permettait de savoir en quel matériau il était fait mais, puisqu'aucun vestige n'en restait, on suppose qu'il s'agissait d'un autel en bois

En Angleterre, au cours de fouilles effectuées entre 1890 et 1891 à Silchester, site de l'ancienne ville romaine de Calleva Atrebatum, on découvrit un bâtiment qui fut identifié comme une église chrétienne. Des comptes rendus sur ces fouilles furent publiés en 1892 et 1894, et un livre en 1957¹⁴. D'après la disposition générale et le style de l'église, on en conclut qu'elle devait dater du début du IV^e siècle. L'église était disposée dans le sens est-ouest, le sanctuaire se trouvant à l'extrémité ouest. Elle était du type basilique, se composant d'une nef et de deux transepts latéraux,

⁹ EUSEBE : *Historia Ecclesiastica*, V, XXIV.

¹⁰ CYPRIEN, *Ep.* 71, 4.

¹¹ *The Catholic Encyclopædia*, vol. 1, pp. 346 sq. ; *The Catholic Dictionary* (1980), Addis & Arnold éd., pp. 19 sq. ; SMITH et CHEETAM éd, *Dictionary of Christian Antiquities* (1870), pp. 60 sq.

¹² *ibid.*

¹³ M. I. ROSTOVZEF : *Dura-Europos and its Art*, Oxford : Oxford University Press, 1938 ; B. A. BOON : *Roman Silchester*, London : Parrish, 1957 ; pp. 128-131.

¹⁴ BOON : *op. cit.*, pp. 128-131.

ainsi que d'un narthex à l'est. Devant l'abside se trouvait une belle mosaïque de tesselles de marbre noir, rouge et gris — de Purbeck — aux dessins géométriques, qui marquait manifestement l'emplacement de l'autel. Le remarquable état de conservation de cette mosaïque ainsi que des traces de mortier ont donné lieu à deux théories concernant l'autel. La première est que, à l'origine, il était fait de bois, pour être remplacé par la suite par un autel de pierre. La seconde est que, devant l'autel, se trouvait une natte, de sorte que le célébrant était tourné vers l'ouest, vers l'abside, et non vers l'est comme on aurait pu s'y attendre, ce qui est une hypothèse intéressante !¹⁵

Dans l'Angleterre présaxonne, il semble qu'aient existé de nombreuses églises qui, pour être construites en bois, n'en comportaient pas moins un autel de pierre. C'est l'avis du P. Bridgett, citant à ce sujet saint Bède le Vénérable (637-735)¹⁶, lequel écrit que, après la persécution déclenchée par Dioclétien, les habitants reconstruisirent leurs églises et fondèrent des sanctuaires pour les martyrs¹⁶. Toujours citant Bède¹⁷, Bridgett écrit que saint Augustin de Cantorbéry put utiliser une église romaine consacrée à saint Martin qui se dressait encore dans la partie orientale de la ville. Il cite aussi saint Gildas (500-570) qui, dans un sermon, fustige le comportement de ceux qui jurent faussement sur l'autel : *Inter alia jurando demorantes, ac hæc eadem ac si lutulenta paulo post saxa despicientes*¹⁸. Il compare la façon dont ces gens traitent l'autel à la façon dont on utilise des "pierres sales", au lieu de le respecter comme le lieu sacré qu'il devrait être.

Le *Dictionary of Christian Antiquities*, déjà cité, mentionne que dans le grand autel de la basilique du Latran, à Rome, est enchâssé un autel de bois censé avoir été utilisé à l'origine par saint Pierre¹⁹. L'ancienneté et la nature de cette relique lui donneraient en effet beaucoup de prix. On trouve également à Santa Pudenziana, à Rome, des fragments qui proviendraient d'un autel similaire²⁰. Voilà donc des mentions d'autels de bois que l'on trouve dans des documents anciens et qui ont permis de conclure que ces autels étaient en tout cas couramment utilisés²¹. Pourtant, d'autres indices encore attestent que des autels de pierre étaient en usage dès le IV^e siècle au moins, et peut-être même bien avant. Dans son *De Christi Baptismate*, Opp. III 369, Grégoire de Nysse (330-395) dit de la pierre dont l'autel est construit qu'elle est sanctifiée par la consécration. Saint Jean Chrysostome (347-407) dit à peu près la même chose dans son *Homélie sur I Corinthiens*. Le décret le plus ancien que l'on connaisse à propos de la construction d'autels en pierre est celui du concile d'Epaono (Pamiers, en France). Son 26^e canon, promulgué en 517, interdit l'érection d'autels autres que faits de pierre²². Ce genre de législation indique en général qu'un temps assez long s'est déjà écoulé depuis que le sujet sur lequel elle porte est une tradition déjà bien établie. C'est en effet la pratique invariable de l'Église.

¹⁵ BOON : *op. cit.* (note 13), p. 129.

¹⁶ E. T. BRIDGETT : *A History of the Holy Eucharist in Britain*, London : Burns & Oates, 1908; pp. 5 sq.

¹⁷ BEDE, *A History of the English Church and People*, p. VIII.

¹⁸ *Ibid.*, p. XXVI.

¹⁹ BRIDGETT : *op. cit.* (note 15), p. 5.

²⁰ *Ibid.*, p. 61. D'autres auteurs ont repris cette indication dans leurs études sur les matériaux d'autels.

²¹ ATHANASE : *Ad Monachos*, Opp. I 847 ; OPTATUS DE MILEVE : *De Schismate Donatistorum* VI. 1, pp. 90 sq ; AGUSTIN : *Epist.* 185, c. 27.

²² C. J. EFELE : *Histoire des Conciles* (trad. de M. L'Abbé Delarc), vol. III, p. 289.

On peut faire remonter au moins au III^e siècle la coutume ancienne de célébrer la messe sur la tombe de martyrs. Les *arcosolia*, comme on les appelait, étaient des niches creusées dans le mur qui surplombait une tombe, sur laquelle était déposée une plaque de marbre ou d'une autre pierre. Cela pouvait parfois aussi être une petite salle ou chapelle, la tombe étant à une certaine distance du mur et l'autel étant couvert d'une *mensa* de marbre ou d'une autre pierre, comme dans la crypte des Papes dans la catacombe de Saint-Calixte à Rome. Il existe aussi des *arcosolia* dans des catacombes autres que celles de Rome, en particulier dans celles découvertes au-dessous du couvent de Sainte-Agathe à Rabat (Malte). Il semblerait qu'elles aient été plus particulièrement utilisées en période de persécution. On a découvert dans les catacombes de Rome des oratoires dans lesquels il reste des traces d'autels faits de pierre qui se dressaient au centre de l'abside, en particulier dans les catacombes de Saint-Marcel et de Sainte-Priscille. De Rossi, grand spécialiste des antiquités romaines au XIX^e siècle, a découvert les traces de quatre piliers ayant supporté un autel de pierre dans les catacombes de Saint-Calixte²³. Bien qu'il n'ait pas été possible de les dater avec exactitude, ils doivent certainement appartenir à une période qui ne peut être ultérieure au IV^e siècle. La célèbre fresque de la *Fractio panis* que l'on voit dans la Capella Græce des catacombes de saint Calixte se trouve elle-même dans une abside qui surplombe une petite cavité dont Mgr Wilpert, lui-même expert en la matière - et qui la découvrit en 1896 - , pensait qu'elle contenait la tombe d'un martyr au-dessus de laquelle avait été placée, quelque temps plus tard, une *mensa* pour la célébration de la messe²⁴. Mais en outre, il était convaincu que la fresque elle-même - qui daterait de l'an 110 environ - représentait une célébration de la messe à cette date. Elle montre un groupe de sept personnes autour d'une table tripode²⁵. Dans le *Liber pontificalis*, on lit que le pape Félix I^{er} (269-274) *constituit supra sepulcra martyrum missas celebrari*²⁶.

D'autres témoignages relatifs à des autels de pierre se trouvent, par exemple, dans les oeuvres de Tertullien (né vers 180), d'Origène (185-265) et de Prudence (348-404 ou 406). Dans son *De Oratione*, Tertullien parle de l'*ara Dei* des chrétiens par opposition aux autels païens²⁷. Dans son *Homélie sur le livre de Josué*, Origène compare les croyants à des pierres vivantes que le Christ agrée et dont son autel peut-être composé²⁸. Sans doute cela indique-t-il que, en certains lieux, on utilisait à cette époque des autels de pierre pour célébrer la messe. Prudence, poète chrétien du IV^e siècle, parle quant à lui de *illa sacramenti donatrix mensa eadamque custos fida sui martyris apposita, servat ad æterni spem judicis ossa sepulcro pascit item sanctis tibricolis dapibus*²⁹.

Cette pratique qui consistait à placer la *mensa* de l'autel au-dessus de la tombe de martyrs ou de saints a peut-être été favorisée ou encouragée par ce passage de l'Apocalypse : « Je vis sous l'autel les âmes de ceux qui furent égorgés pour la Parole de Dieu » (6, 9). Il n'est pas impossible

²³ *Dictionary of Christian Antiquities*, p. 62.

²⁴ *The Catholic Encyclopædia*, vol. 19, p. 362.

²⁵ A. S. BARNES, *The Early Church in the Light of the Monuments*, London: Longmans & Green, 1913; p. 125.

²⁶ *Liber Pontificalis*, ed. L. DUCHESNE, I, p. 158.

²⁷ J. H. NEWMAN en parle dans son "Introduction" (p. 20) à son *Essay on the Development of Christian Doctrine*.

²⁸ ORIGÈNE, *Homélie* 9, 1-2, *Sources chrétiennes* 71, pp. 244-246.

²⁹ *Ibid.*

d'ailleurs que ce verset soit lui-même le tout premier témoignage d'une pratique qui aurait déjà existé en certains lieux à la fin du Ier siècle. Après tout, dans cet ultime livre du Nouveau Testament - dont les experts pensent qu'il fut écrit entre 70 et 95 -, le thème de la liturgie est très évident.

La coutume consistant à placer des reliques dans l'autel ou au-dessous de celui-ci finit par aboutir à la règle selon laquelle tout autel doit contenir une ou plusieurs reliques. Nous pouvons la faire remonter au plus tôt au VIe siècle. Pourtant, dès le début du IVe siècle, nous notons le début d'un vaste mouvement de construction et d'embellissement des églises dans tout l'Empire, sous l'impulsion de l'empereur Constantin lui-même et de sa mère sainte Hélène. Les écrits d'Eusèbe, qui vécut sous le règne de cet empereur, abondent en détails et précisions sur la consécration d'églises³⁰. Outre que les persécutions avaient cessé, la multiplication de ces solennités a sans doute contribué à l'adoption dans de nombreuses églises - quoique manifestement pas dans toutes - d'un matériau plus durable pour la construction des autels. Nous savons aussi que Constantin et sa mère Hélène offrirent des autels d'or et d'argent à des basiliques romaines. La forme de l'autel avait elle aussi changé, passant de la forme de table à celle d'une tombe. Dans l'église San Alessandro, située sur la via Nomentana à Rome et qui date du Ve siècle, se trouve un autel de pierre du Ve siècle qui est à la fois tombeau et table. C'est ce type d'autel, plus solide, en forme de tombe, qui devait rester le plus courant jusqu'au milieu du XXe siècle. Bien qu'en de nombreux endroits les autels fussent toujours faits de bois, l'évolution théologique, spirituelle et matérielle devait aboutir à la prédominance de la pierre, du marbre ou d'un métal précieux, qui parfois recouvrait le bois d'origine, de préférence au bois seul. S'il est vrai qu'il existe encore quelques autels de bois à l'époque de Charlemagne (742-814), on ne trouve plus guère après le IXe siècle de traces d'autels faits uniquement de bois dans l'Eglise latine³¹. Du bois peint sera parfois utilisé dans des églises d'époques ultérieures, mais la *mensa* comportera toujours une pierre contenant des reliques.

Conclusion

Il est indubitable que, au tout début, les apôtres et ceux qu'ils ordonnèrent célébraient la messe sur des tables-autels de bois, ce qui apparaît logique et compréhensible puisqu'ils suivaient la pratique établie par le Seigneur Lui-même. En outre, le caractère secret et intime de la liturgie, au cours de ces premières décennies, rendait à la fois acceptable et appropriée l'utilisation de ces tables. Pourtant, passé le milieu du IIe siècle, on note en parallèle un net changement dans la présentation de la foi chrétienne et une plus grande confiance en l'avenir, malgré l'éventualité toujours présente de persécutions. Le nombre des convertis ne cessait de s'accroître, et la position sociale ainsi que les moyens matériels de beaucoup d'entre eux rendaient possible une certaine amélioration des conditions matérielles. Un spécialiste distingué a clairement établi qu'il serait complètement erroné de se représenter la communauté chrétienne primitive comme complètement dépourvue de moyens financiers³². De nombreuses découvertes archéologiques sont là pour nous le prouver. En même

³⁰ EUSEBE : *Historia Ecclesiastica*, X, I sq.

³¹ *The Catholic Encyclopædia*, vol. 1, p. 363.

³² Cf. BARNES : *op. cit.* (note 24), "Introduction" pp. XVII-XIX.

temps, la progression de la réflexion sur la théologie et la typologie de l'Ancien Testament - en particulier chez des auteurs tels qu'Origène, Tertullien et, plus tard, Augustin et Ambroise - s'est traduite par une plus claire identification de l'autel de la messe avec celui du sacrifice du Temple et avec les autres autels mentionnés dans la Bible. L'Ancien Testament donne de multiples détails sur les autels destinés au sacrifice. Dans la plupart des cas, il s'agit d'autels de pierre, à une exception notable près : l'autel du Temple, décrit dans le Livre de l'Exode (chap. 38), est fait de bois d'acacia, mais il est plaqué de bronze. Il s'agit de l'autel du Temple de Salomon, lui-même construit en bois. Les temples érigés ultérieurement furent faits de pierre. Il est impossible que l'importance de la notion vétéro-testamentaire de sacrifice et son accomplissement parfait dans le Nouveau Testament aient échappé à une communauté chrétienne qui cherchait à expliciter les profondeurs de sa foi et lui donner sa pleine signification. Pour bien comprendre ces premiers siècles de l'expansion du christianisme, il faut tenir compte de cette conviction qu'existait une continuité absolue entre l'Ancien Testament et le Nouveau. Saint Irénée (140-v. 202) est l'un des suprêmes exemples de ce genre d'explication théologique³³; il l'utilisait très efficacement pour réfuter de dangereuses hérésies. L'évolution des rituels de consécration et de dédicace des églises indique que l'Eglise prenait de plus en plus conscience du caractère sublime de la messe et de sa capacité à exprimer le sens de la majesté de Dieu par le rituel et la forme du culte. C'est un exemple de la façon dont doctrine et culte se soutenaient mutuellement pour favoriser un approfondissement des conceptions théologiques et préserver l'orthodoxie. C'était la *lex orandi* se faisant le reflet de la *lex credendi*, et vice-versa.

Face à cette accumulation de preuves, il n'est absolument pas surprenant que l'Eglise soit passée, dès que cela fut possible, à l'installation d'autels de pierre au lieu de bois. Nous ne disposons pas encore de preuves archéologiques solides démontrant que de tels autels de pierre existaient en dehors des catacombes avant le IV^e siècle. Nous en sommes donc réduits, pour les premiers siècles — entre l'an 100 environ et 313 — aux suppositions et aux conjectures. Entre deux périodes de persécutions, les chrétiens avaient les moyens et le temps de s'installer en de nombreux lieux. Mais, comme la plupart des édifices qu'ils construisirent alors ont été soit détruits, soit remplacés par d'autres, nous ne pouvons dire avec certitude si les autels étaient faits de pierre ou de matériaux moins durables. Ce que nous pouvons dire avec certitude, c'est que, dès qu'ils furent en mesure de le faire — c'est-à-dire immédiatement après l'Edit de Milan de 313 —, les chrétiens commencèrent à construire des autels de pierre, sur une grande échelle et en de multiples lieux. La législation ne tarda pas à suivre la coutume, rendant obligatoire l'érection d'autels de pierre, ce qui laisse entendre que la tradition était déjà bien établie, bien qu'en certains lieux on ait continué à utiliser du bois pendant plusieurs siècles encore. On pourrait faire la comparaison avec le principe du célibat des prêtres, décrété pour la première fois, en Occident, par le canon 33 du concile d'Elvire (305-306). Ce décret fut ensuite renouvelé par plusieurs papes du IV^e siècle et au-delà ; pourtant, il fallut attendre plusieurs siècles pour que ce précepte s'établît universellement. Pour ce qui concerne les autels de pierre, la situation est un peu similaire. Cette question continuera à faire l'objet d'études : peut-être les recherches et les fouilles fourniront-elles de nouveaux éléments. Peut-être trouverons-

³³ *Ante-Nicene Fathers*, ed. ROBERTS et RAMBAUT, 185, pp. 315-578.

nous la preuve qui nous manque encore, indiquant la date à laquelle la pierre fut pour la première fois utilisée à la place du bois. En attendant, il nous faudra nous contenter de savoir que les premiers disciples et leurs successeurs, pendant quelques générations, ont célébré la messe sur des tables de bois. Ils n'ont jamais eu le moindre doute sur la véritable nature de ce qu'ils faisaient. Pour beaucoup, outre que le bois était le matériau de la table que le Seigneur avait Lui-même utilisée, il rappelait aussi le bois de la Croix. Dans le symbolisme du sacrifice chrétien, la Croix de Notre Seigneur fut elle-même le premier autel qui vit se réaliser l'offrande qu'Il fit de Lui-même en obéissance au Père. Son sacrifice fut le sacrifice parfait, qui accomplissait tous les autres. La dichotomie que fait notre époque entre les autels de bois, porteurs du symbolisme d'*agapè*, et les autels de pierre, exprimant l'aspect sacrificiel, n'intéressait en rien l'Eglise primitive : le véritable christianisme n'a jamais eu le moindre doute sur le sens et l'objet de l'Eucharistie ; mais il est également vrai que, comme sur d'autres points de doctrine, l'Eglise a, avec le temps, approfondi sa conception en la matière. Constamment éclairée par le Saint-Esprit toujours présent en elle, l'Eglise a progressivement effectué la transition du bois à la pierre. C'était un lien tangible et visible avec le grand héritage spirituel du peuple élu de Dieu et un symbole du sacrifice unique, déclaration claire et sans ambiguïté de la conception qu'elle avait de la suprême offrande du Calvaire, associée à la Cène, dont la messe est la re-présentation permanente et complète jusqu'à la fin des temps.